

L'impossible convenance des lettres

Échanges et correspondances, de Georges Bataille et Michel Leiris, Gallimard, « Les inédits de Doucet », 280 p.

Patrick Poirier

Number 203, July–August 2005

Les aléas de la lettre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18558ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poirier, P. (2005). L'impossible convenance des lettres / *Échanges et correspondances*, de Georges Bataille et Michel Leiris, Gallimard, « Les inédits de Doucet », 280 p. *Spirale*, (203), 28–29.

L'IMPOSSIBLE CONVENANCE DES LETTRES

ÉCHANGES ET CORRESPONDANCES de Georges Bataille et Michel Leiris
Gallimard, «Les inédits de Doucet», 280 p.

C'EST SERA ma part d'« indiscretion », une maladresse sans doute, mais je ne puis m'empêcher de penser qu'il y a, dans l'échange épistolaire qu'entretenaient leur vie durant Georges Bataille et Michel Leiris, ce qu'il faut peut-être appeler une certaine « inconvenance », là même où, entre deux amis — et à plus forte raison parce qu'il s'agit d'une correspondance en quelque sorte placée à l'enseigne de l'amitié —, c'est à l'accord, à l'adéquation, à la convenance qu'il faudrait probablement en appeler. L'amitié ne loge-t-elle pas « plus secrètement au cœur même de la convenance », comme le remarquait Éric Méchoulan, le 3 décembre 2004, à l'occasion d'une soirée de lectures à la mémoire de Jacques Derrida? « Au cœur même de la convenance », comme son secret, sa réserve, sa pudeur, son noyau discret.

Inconvenantes, ces lettres ne le sont pas parce qu'elles feraient preuve d'indécence, voire de ce qui pourrait, de manière attendue, entendue chez l'auteur de *Madame Edwarda* ou chez celui de *L'âge d'homme*, relever de l'érotisme ou de quelque part maudite qui confinerait cette correspondance à l'ob-scène (même si elle s'y trouve déjà, dès les débuts, même si elle ne s'écrit que depuis ce hors-lieu); leur « inconvenance », mais on dira plus justement ici leur « disconvenance », tient plutôt à ce que ces lettres ne « conviennent » ni à leur destination ni à leur destinataire, comme si, dans cet échange qui s'étend de 1924 à 1961, Bataille et Leiris ne s'étaient écrit que pour prendre la mesure aporétique de ce « venir avec ».

Économie du quotidien

« Le désir de commettre une indiscretion majeure et d'en jouir à proportion est sans doute ce qui nous porte vers les correspondances », écrit Bernard Noël dans la postface de cet ouvrage. « Une intimité va s'exposer, croyons-nous, en même temps que le mécanisme secret d'une relation », et tout porte le lecteur « à croire que la relation Bataille-Leiris va éclairer la nature même du lien créé par l'amitié ». Espoir que les éditeurs de ces *Échanges et correspondances* auront alimenté, comme le suggère Bernard Noël, en publiant non seulement les lettres (retrouvées) que s'échangèrent Bataille et Leiris (quelque soixante-dix-neuf lettres et cartes postales), mais bien « l'ensemble du dossier »,

c'est-à-dire tous les textes qu'ils écrivirent « l'un et l'autre sur leurs rapports », ainsi que « tous les passages du journal de Leiris où apparaît le nom de Bataille » : dossier « complet », donc, où le lecteur pourra prendre la mesure d'un certain accord, d'une attention réciproque, bref, d'un rapport de communication qui ne s'ouvrira peut-être, comme il se doit, que par l'impossibilité de leur « communauté », comme de toute communauté.

Car pour tout dire, et dans les faits, le mouvement surréaliste — dans les marges duquel Bataille se tiendra obstinément à l'écart —, les projets (avortés) de revues et de société secrètes — *Acéphale*, *Contre-Attaque*, etc. —, le Collège de sociologie, la publication par Bataille et Leiris de *l'Histoire d'une petite fille* de Laure (Colette Peignot), voire la création de leurs œuvres respectives au fil des ans, ne constituent somme toute que la toile de fond de cette correspondance, son horizon lointain au devant duquel se joue la scène plus insistante du quotidien ou, pour reprendre ici l'expression de Bernard Noël, ce qui prend parfois « l'allure de scènes de ménage métaphysiques ». Si la convenance, comme le rappelle Éric Méchoulan, est « affaire d'oikeios : une économie du quotidien, du domestique, de ce qui nous convient », c'est en ce lieu, sans doute, celui d'un certain « quotidien », d'une « domesticité » de la communauté, oserais-je dire, que s'articulera le plus radicalement la disconvenance entre Bataille et Leiris : « il m'est devenu depuis longtemps impossible d'avoir avec toi une conversation qui dépasse cette insignifiance quotidienne à laquelle tu tiens si résolument », écrit Bataille à son ami, dans une double lettre datée du 20 et du 21 janvier 1935.

On pourrait croire ce reproche sans conséquence; il exprime au contraire le profond différend qui oppose deux pensées, deux manières de concevoir la communication, divergence qui donnera toute sa mesure à la distance, la juste distance dont répond leur amitié et dont dépend toute correspondance (ce « co-répondre » qui est aussi, et peut-être avant tout, un « répondre avec » la distance). Pour Bataille du moins, et ses lettres à Leiris y insistent à quelques reprises, cette « impossible conversation » (où je ne puis qu'entendre déjà l'écho lointain de *L'entretien infini*, œuvre de cet autre ami que deviendra bientôt Maurice Blanchot) sera bel et bien l'expression, jusque dans leur correspondance, d'un

certain défaut de rapport. « Tu m'as écrit [...] que tu es toujours dégoûté que les gens ne soient pas autres que ce qu'ils sont : je ne crois pas être moins dégoûté que toi », confie Bataille à Leiris dès 1932. « Mais peut-être ce qu'il y a de plus rebutant est que les rapports qu'on a avec les gens, on les a toujours conformément à des conventions telles que ce qui pourrait être autre est exclu », insiste-t-il encore, dénonçant déjà, au nom d'un rapport à l'altérité — mais tout aussi bien à ce qui excède les conventions —, ce qui relève d'une certaine convenance. « Je ne suppose pas que les rapports épistolaires puissent facilement faire exception », écrira-t-il finalement, laissant du coup entendre à son correspondant, de manière à peine masquée, inconvenante presque, à quel point la « convenance » de leurs échanges le rebute, lui qui, sans doute, aurait souhaité que leurs lettres fassent exception, que leur rapport épistolaire s'excepte des conventions pour donner jeu, peut-être, à l'excès.

L'inconvenance même

Or tout du long, sauf à quelques rares occasions — qui font justement figures d'exception —, Leiris ne se départit jamais d'une certaine mesure dans l'expression de son amitié pour Bataille, n'abandonnant sa réserve que pour en dénoncer tout aussitôt l'impudeur, la maladresse : « Excuse cette lettre si sotté, que j'ai honte de relire et surtout de t'envoyer après l'avoir relue. Ce que tu me dis m'a beaucoup ému, à un moment où je me croyais insensible. J'en aurais pleuré, pour un peu. Si de tels mots n'étaient pas si stupides et la comparaison si mal choisie je te dirais que je t'aime comme un frère », écrit-il à Bataille le 15 août 1934. Loin des « excès » de son ami (on dirait même, comme le fait remarquer Bernard Noël, que « Leiris trouve les siens dans l'exercice de la banalité, de l'ordinaire quotidien et dans le refus d'élever le débat »), l'auteur d'*Aurora* se permet rarement l'expression aussi manifeste d'une telle affection, préférant, comme il le laisse d'ailleurs entendre dans cette même lettre, « un certain regard entendu » quand il s'agit de « donner du poids » à leurs propos. « Nous ne vivons peut-être que pour quelques-uns de ces regards-là, écrit-il, qui donnent peut-être une sorte de vérité aux paroles les plus absurdes. » À l'évidence pourtant, aux yeux de Bataille du moins (mais comment Leiris ne l'aurait-il pas vu?), la suite de cette lettre n'aurait nécessité

aucun « regard entendu » pour donner poids aux paroles qui suivront, tant il est vrai qu'elles dépassent l'insignifiance quotidienne dont se désespère Bataille et trouvent leur vérité dans l'impossible convenance qu'il n'attendait (et n'attendra) peut-être plus de son ami : « *Nous nous reverrons à la rentrée et nous serons, de nouveau, deux au moins à nous sentir crever, ce qui est à mon avis la seule forme convenable de solidarité!* »

Leiris avait-il pris la pleine mesure de ces mots qui, en 1934, presque lancés à la boutade, anticipaient à leur façon une pensée de la communauté — mais aussi de la communication — qui, deux ans plus tard, allaient donner lieu au premier véritable conflit qui devait l'opposer à Bataille? « Se sentir crever » : comment ne pas entendre, dans ce sentiment d'épuisement qui confine à la mort, « *seule forme convenable de solidarité* », les échos d'une pensée désastreuse dont le projet *Acéphale* devait être l'expression? Comme le rappelle en effet Jean-Luc Nancy, ce qu'*Acéphale* donnera à penser, c'est que « *la mort elle-même est la véritable communauté des êtres mortels : leur communion impossible* » (*La communauté désœuvrée*, Christian Bourgois). Leiris, pourtant, opposera un « *refus violent* » au projet de société secrète que caressait alors Bataille, en 1936, entreprise qu'il jugera « *légèrement puérile* », pas très loin de l'« *enfantillage* »,

si ce n'est tout simplement « *dérisoire* ». Aucune convenance ici, aucun « venir avec » : le désaccord est entier, complet, irrémédiable. « *Alors qu'il suffit à Leiris d'un "regard entendu",* note Bernard Noël, *Bataille va tenter la création d'un rituel collectif* », société non seulement à l'abri des regards, mais qui, loin de tout entendement, fera plutôt sa part à l'aveuglement et au non-savoir. Ce profond différend entre Bataille et Leiris, comme d'autres qui suivront, n'aura pas été de nature à détruire cette « *amitié qui compte avant tout* », mais il donne peut-être à lire tout autrement les rapports que l'un et l'autre entretiendront avec l'écriture (et le langage) dans leur correspondance.

Pour Bataille, il y a là, bien sûr, avec le projet *Acéphale* (qui est l'inconvenance même), le désir d'« *articuler l'inexprimable afin de diriger le flux obscur qui s'épanouit dans le sentiment de communiquer* », volonté que n'épuisera pas l'inévitable échec — mais on parlerait plus justement ici d'un désastre — d'*Acéphale*. Cette manière de concevoir, si ce n'est de traiter la communication est évidemment sans commune mesure avec le « *regard entendu* » dont semble se satisfaire Leiris, mais il n'en demeure pas moins que ce regard amical, « *qui touche par sa discrétion, est la "façon enjouée"* », pour lui nietzschéenne, de signifier en direction de

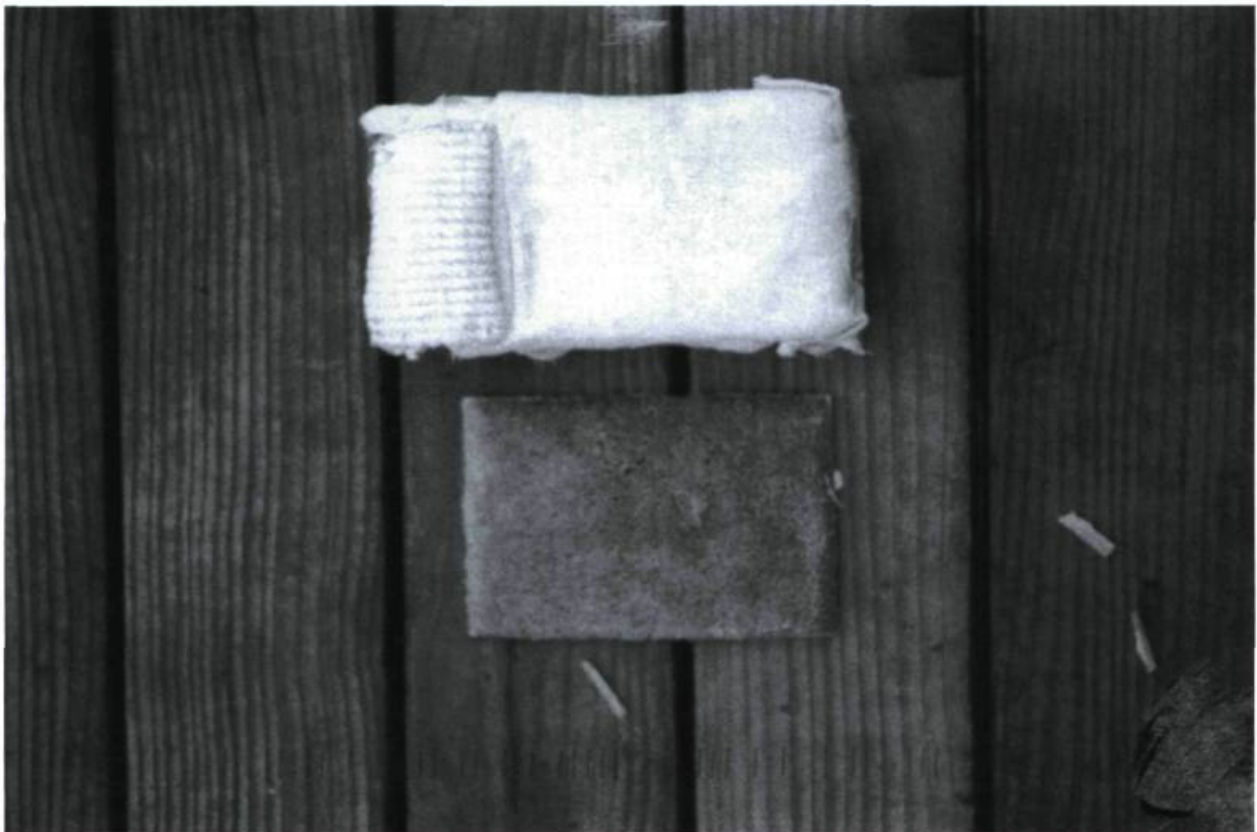
l'inexprimable, « *tout en le tenant à distance* ». Pour l'un comme pour l'autre, cette correspondance, à vrai dire, laisse entrevoir un même désir, une même volonté mue par un « *sentiment d'impuissance à [s]'exprimer* » : « *Ta lettre même m'empêche de trouver des mots,* écrit Bataille au mois de novembre 1939. *Ce ne sont pas des mots qui peuvent te faire comprendre l'affection qui me lie à toi.* »

« *Ce que je voudrais trouver actuellement,* lui répondra de même Leiris en janvier 1940, *c'est un mode d'expression plus profond que les paroles.* »

Rien d'inconvenant en somme. C'est la « *lettre même* » qui est ici en cause — l'impossible convenance des lettres —, mais tout aussi bien l'écart du langage dont Bataille et Leiris auront fait l'épreuve, prenant du coup toute la mesure du défaut de rapport qui marque, pour en préserver la possibilité même, l'amitié.

Patrick Poirier

1. Ce texte a depuis été publié sous le titre « La convenance : détails de l'amitié », dans « *Il y aura ce jour...* ». À la mémoire de Jacques Derrida, textes recueillis par Georges Leroux, Claude Lévesque et Ginette Michaud, Montréal, À l'Impossible, 2005.



Manon Lizé, *Le lit*, recto, 15 cm × 10 cm.